

UN HOMMAGE À MÈRE MARGUERITE d'Youville

Bruno Hébert, CSV

Après la vente de leur couvent de la rue Guy, les Sœurs Grises de Montréal ont décidé de transférer les restes de leur fondatrice, Mère Marguerite d'Youville (1701-1771), à Varennes, son lieu de naissance. M^{re} Jacques Berthelet m'a demandé si j'étais intéressé à participer à la décoration du coin de la basilique de Varennes réservé au tombeau de la sainte. J'ai dit oui tout de suite, attendu que ce genre d'opportunité ne se présente pas tous les jours à un artiste habitué aux entreprises plus modestes.

Le projet prévoit une toile de Mère d'Youville, non pas sous forme de portrait, mais plutôt en la représentant au cœur de son œuvre. (-) Cette toile *serait apposée sur trois supports rigides, un peu sous forme de triptyque. Les dimensions totales seraient de l'ordre de 8 pieds de hauteur par 10 pieds de largeur.* Pour ce qui est des détails et de l'approbation, j'aurai comme interlocuteur le Comité d'art sacré du diocèse de Saint-Jean-Longueuil. Comme il s'agit d'une œuvre de commande, le Comité s'enquerra des observations des Sœurs Grises, commanditaires de l'œuvre.

UN TRACÉ DE VIE EXEMPLAIRE

Marguerite d'Youville, née Marguerite de Lajemmerais, perd son père à l'âge de sept ans. La famille, monoparentale, traverse alors une période de grande pauvreté. Grâce à Pierre Boucher, son bisaïeul, la fillette bénéficie tout de même de deux ans d'étude à Québec chez les Ursulines. On la dit très mature pour son âge. Elle épouse en 1722 François d'Youville de Montréal, qui se consacre bientôt à la traite des fourrures avec les

autochtones. L'énergumène campe à Vaudreuil, intercepte les Indiens au passage, les ponce à l'alcool en échange de leur précieux butin. On peut aisément comprendre qu'il ne soit guère apprécié des marchands de Montréal. Son épouse aura à souffrir de cette disgrâce longtemps après la mort du garnement, survenue subrepticement à l'âge 30 ans. En huit ans de mariage, Marguerite a eu six enfants de lui, tous morts en bas âge, sauf deux garçons qu'elle élèvera et qui embrasseront le sacerdoce. En plus de la mauvaise réputation de son mari, la jeune veuve hérite de la garde d'une belle-mère peu accommodante.

Les épreuves ne l'empêchent pas de mener une vie d'union à Dieu tournée de plus en plus vers les malheurs de son temps. Avec trois compagnes, elle se consacre à Dieu en 1737 dans un engagement plus formel. Même si le feu rase sa maison en février 1745, elle fonde la même année, avec son groupe, la congrégation des Sœurs de la Charité. Deux ans plus tard, lui échoit la responsabilité de l'Hôpital général abandonné par les Frères Charron, une communauté dissoute depuis peu. Malgré de nouvelles épreuves, dont un incendie de l'hôpital, elle relance l'institution et devient, selon l'expression de Jean XXIII, une *Mère à la charité universelle*. La liste des nécessiteux dont elle s'occupe avec ses sœurs ne semble pas connaître de limites : ce sont les malades, certes, mais aussi les handicapés, les enfants abandonnés, les filles mères, les vieillards, les clochards, les guerriers, peu importe qu'ils soient français, anglais ou autochtones.

C'est ce personnage peu banal dont on me demande d'illustrer en une seule

image l'extraordinaire *curriculum*. Marguerite d'Youville est la première Canadienne à avoir été canonisée (1990). Les religieuses nous fournissent diverses pièces d'archives pouvant éclairer la démarche : les portraits popularisés (bien qu'imaginés) de la fondatrice, les photos de l'Hôpital général au milieu du 19^e siècle et de ce qui en reste aujourd'hui à la Pointe-à-Callière. J'ai en outre consulté, comme il se doit, quelques biographies de la sainte.

PREMIER DEVIS

Je propose au Comité – sur papier cartonné – deux esquisses-couleurs, la première figurative, l'autre abstraite. Le modèle figuratif remporte l'adhésion. J'y représente en pleine rue Mère d'Youville entourée de personnages illustrant la diversité de ses engagements. Au fond, à contre-jour, j'esquisse ce que pouvait être l'Hôpital général vers 1765 au temps de la Conquête et, vaguement, le Montréal de l'époque.

Le Comité me propose quelques modifications. Les religieuses préféreraient, côté jardin, un soldat au fusil moins prééminent. Elles trouvent que le *robineux*, étendu dans sa vulgarité, n'a pas sa place dans un tableau-hommage. Elles verraient, en outre, une sœur au chevet du blessé plutôt qu'un quidam, ce que je leur accorde volontiers. Quant à moi, je suis plutôt satisfait de la *composition* du tableau. Mère d'Youville, volontairement décentrée, préside vraiment à l'événement, à cause entre autres des nombreuses lignes qui, mine de rien, se dirigent vers elle et la mettent en évidence. Je trouve par contre que les personnages prennent trop de place et forment

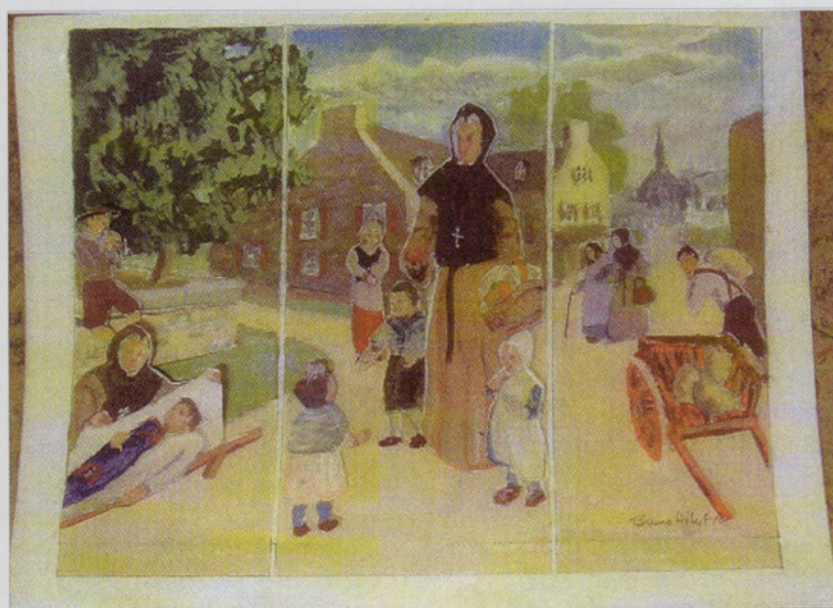
comme une haie qui prive le spectateur de la vue du paysage. Une certaine décongestion serait souhaitable.



SECOND DEVIS

La seconde maquette tient compte de bon nombre de remarques. C'est sensiblement plus aéré. Elle a sur la gauche perdu son soldat au fusil qui, blessé, repose maintenant sur la civière confié aux bons soins d'une infirmière sœur Grise comme il convient. Le jeune garçon, maintenant assis dans le coin du tableau, est devenu joueur de fifre. Conséquence de l'élagage : la clôture de pierre et le sous-bois sont plus dégagés. Dans le panneau du centre, s'ajoute à l'avant-plan une bambine vue de dos, visiblement intéressée par la pomme que lui tend la bonne Mère. Sa présence fait reculer en quelque sorte les autres personnages d'un cran. À droite de Mère d'Youville, en retrait, la fillette à la jupe bourgogne est trop jeune pour incarner les filles mères. Sur la section de droite, la vieille dame soutenue par la sœur a reculé d'une dizaine de mètres, ce qui ajoute au tableau une profondeur qu'on ne voyait pas.

Côté cour, le *robineux*, lui, a disparu. Il est remplacé plus loin par l'employé de la meunerie avec sa livraison de graminées, allusion peut-être au fait que les finances de l'hôpital profitaient depuis toujours des revenus d'une brasserie créée par les F. Charron. Notons, en passant, que l'appellation *Sœurs Grises* n'est pas innocente. Référence à ladite brasserie, *Grises est à prendre, ici, au sens de pompettes*. Les religieuses, non sans humour, loin de s'en formaliser, ont depuis longtemps adopté ce terme devenu populaire à l'origine peu révérencieux.

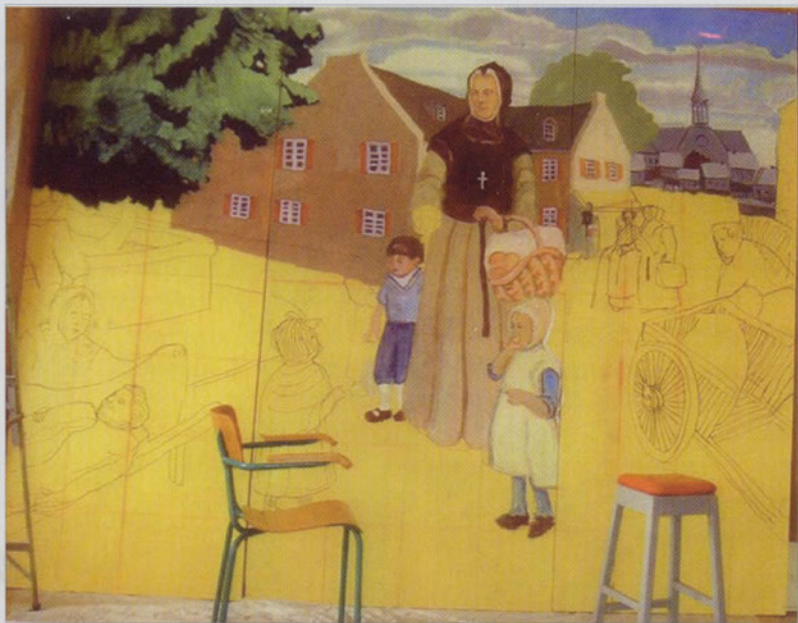


LE GROS ŒUVRE

Le second devis, tel que modifié, satisfait les juges assez pour qu'on puisse aller de l'avant. Comme je ne connais rien en menuiserie et que ma résistance physique est limitée, je fais appel à un bâtisseur éprouvé, mon ami Pierre Provost, notre associé à plus d'un titre. Il s'agit de coller sans un pli une toile sur trois lourds panneaux de contreplaqué qui s'étend

sur une surface totale de huit pieds sur dix. Nous travaillons un panneau à la fois, sur la grande table de la buanderie au sous-sol de la résidence Saint-Viateur. Après deux couches de fond jaune soleil, c'est le transport des trois panneaux à la salle Victor-Cardin. Vu les dimensions du *monstre*, c'est le seul endroit de la maison qui convient. Soit dit en passant,

c'est impressionnant de voir aller Pierre tenant à bout de bras *la porte de Jéricho* comme si de rien n'était. Une fois le *monument* adossé au mur de la salle, commence la mise aux carreaux – au tire-ligne comme chez les professionnels – et la reproduction au feutre noir du dessin-guide. J'en profite, chemin faisant, pour quelques modifications d'appoint.



LE GRAND ŒUVRE

Débutent alors trois mois de travail à petites doses, car peindre à l'acrylique a ses avantages – ça sèche vite – mais aussi ses inconvénients – ça sèche vite. Au bout de trois quarts d'heure, le pinceau s'encrasse et répond mal, même trempé dans le liquide retardateur. Le temps est venu de nettoyer. Les séances ne se prolongent pas non plus à volonté, car un artiste doit travailler au meilleur de sa forme. La peinture grand format nécessite, en outre, je l'apprends assez vite, de fréquents reculs pour mieux juger de l'effet.

Vu les dimensions du tableau, l'échafaud ajustable de la maison m'est d'un grand secours, d'autant plus que le tabouret est le bienvenu, attendu que mes jambes résistent mal à la station debout et que la montée dans l'échafaud m'est dure sur les jambes. Parmi les corrections apportées, j'ai tenté d'occuper le sol au jaune un peu trop envahissant. D'où l'apparition du pavé de pierre à l'avant-scène et, au loin, les ébats d'un palefrenier exerçant son cheval, histoire par la même occasion de

rendre la perspective plus manifeste. Autre changement : j'ai créé une fille mère plus crédible avec ses 18 ans assurés. Elle tient à son bras une poupée de chiffon, symbole de son rêve évanoui. Le pain symbolisant mieux la charité que les pommes, c'est du pain que la sainte distribue maintenant. On retrouve les pommes dans la manne au bas du tableau. Pourquoi les pommes! Parce que Mère d'Youville a hérité au soir de sa vie à Châteauguay d'un domaine avec son verger, lequel a longtemps fourni en pommes l'Hôpital général de Montréal.

J'ai, en outre, rapproché la charrette et l'ai changée d'angle pour que ses lignes principales mènent à la fondatrice. Cette présence de la charrette, en plus de son rôle utilitaire, cache un symbole. Il faut savoir que Mère d'Youville, un temps impotente, dut se faire véhiculer en charrette (peut-être l'ancêtre de notre fauteuil roulant). D'où ce rappel de l'épisode. Autre changement : le drap que tend la sœur infirmière a perdu son apparence de linceul en passant du blanc au gris fer. Enfin, la ville au fond du paysage abandonne le bleu-gris pour l'ocre avec insistance sur l'éclairage à contre-jour, tout ce qu'il faut pour favoriser l'unité et donner plus de profondeur au décor.

Après quatre mois de labeur, je reçois, début juillet, la visite de mes juges. Ils regardent, font quelques observations, acceptent de dîner avec nous, puis s'en vont.

Quant à savoir ce qu'ils pensent du magnum : *mystère et boule de gomme* ! On me demande de ne rien toucher avant la fin des vacances. Le verdict tombe la troisième semaine d'août : l'idée du triptyque est abandonnée.

Le Comité craint que l'image proposée crache trop fort et nuise à la gravité du tombeau et de la basilique. Cette crainte est peut-être fondée. Je veux bien croire que mon *huit-par-dix* parle fort dans une salle à onze pieds de plafond, mais sous une voûte de 35-40 pieds ce pourrait être différent. J'accepte mal qu'il ne soit pas question de l'essayer. Que le monument *vole le show* au tombeau, je n'en crois rien. Ma palette de couleurs ne peut que mettre en évidence, j'en suis persuadé, la pierre polie du tombeau couleur canneberge.

Le Comité avoue sa déconvenue et m'offre en compensation d'inclure

mon triptyque dans la décoration de la *Maison grise*, une salle d'accueil projetée par les religieuses en partenariat avec la fabrique et la municipalité, et qui devrait voir le jour en 2011 non loin de la basilique. Plutôt que de réduire à néant quatre mois de travail, j'accepte la solution proposée, jusqu'au moment où l'on joint au marché, comme condition, une liste de 15 modifications à apporter au tableau, dont sept têtes à remodeler, au total plus du tiers du tableau à refaire. Autant dire que mon travail aux yeux de la galerie ne vaut pas grand-chose !

On a dû consulter les sœurs, d'autres personnes sans doute, leur demandant de confier à cœur ouvert comment elles verraient les choses s'il leur était donné de les représenter. Comme *les goûts ne sont pas à discuter* et que ce n'est pas tout le monde qui est au fait du sens d'une démarche artistique, l'hyperréalisme est la solution miracle, celle qui



rejoint le plus de monde. Si un autre sous-comité avait été consulté, j'aurais eu droit sans doute à bien d'autres corrections. Il y a mille façons de se représenter une chose.

J'ai fini par réaliser que la consultation était méthodologiquement vicieuse et qu'elle me mettait dans l'obligation de devoir *contenter tout le monde et son père*. Comme je serai le seul à signer l'œuvre, je me suis dit : *Finies les folies!* Je terminerai le tableau à mon

contentement et si le résultat déplaît à tout le monde, le monument ira pourrir dans la *Géhenne*. En attendant, j'ai idée de strier verticalement la scène de jets de lumière, histoire d'éloigner le spectateur de l'anecdote et de rendre le tableau plus décoratif, plus contemporain. Il me reste à appliquer le précepte bien connu des peintres et des *chialeux* : *Si tu veux de la lumière, mets de l'ombre!* Une manière de dire à tout le monde qu'il s'agit bien d'une peinture et non d'un photo-reportage télé.

Un mois de travail plus tard, la métamorphose est accomplie, assez pour constater à ma grande surprise que l'effet des stries de lumière est plus fort à 30 pieds que le nez sur la toile. Ma manière de réagir à l'adversité corrobore, je crois, le dire d'un auteur dont j'ai oublié le nom : *L'art ne reproduit pas le visible, l'art rend visible*. Devant mon triptyque devenu murale, rendre visible dans la beauté l'aventure de sainte Marguerite d'Youville, c'est la grâce que je me souhaite de tout cœur. ■



Mère Marguerite d'Youville : « Une Mère à la charité universelle. » Jean XXIII